

Noirceuil

# Sandre



Sous la Cape

**www.souslacape.fr**

HURL BARBE, *Pompe le Mousse*

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, *Les Celtes mercenaires*

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, *Des nouilles dans le cosmos*

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, *Les Canines dans le pâté*

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

*Les Innommables et autres histoires de Canines*

PATRICK BOMAN, *Amours, Délices et Morgue*

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, *Peabody se rince l'œil*

Opus six des célèbres aventures de l'Inspecteur Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

*Première ascension népalaise de la tour Eiffel  
et autres cimes improbables.*

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

*Le Vampire de Wall Street.*

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

*La Canine impériale.*

GASPARD DE LA NOCHE,

*Luna di Miele et autres histoires de montagne.*

GILLES DERAIS, *Trilogie Lange*

Fessées et fusées (trois livres en un).

PIERRE LAURENDEAU, *Signé Fornax.*

YAK RIVAIS, *Francoquin*

Un monument du xx<sup>e</sup> siècle enfin réédité.

YAK RIVAIS, *Spymaster vs Blackspider.*

RENÉ TROIN, *Chantier Schéhérazade.*

JULES VEINE, *Le Voyage dans les spasmes*

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, *L'Atour infernal.*

NOIRCEUIL / LIA, *Trilogie lia.*

SANDRE



AUTRES LIVRES DE NOIRCEUIL

*Un Battement d'ailes de papillon...*,

Sous la Cape, 2013.

*Le Diallèle,*

Sous la Cape, 2013.

La première édition de  
*Sandre*  
a paru chez Obliques en 1994.

Noirceuil

**S**andre

Sous la Cape



... Et j'ai vu cet inconnu en tenue de voyage, son sac sur l'épaule, qui regardait autour de lui le domaine dévasté. J'ai eu honte. Il me semblait qu'au premier regard on voyait à quel misérable état nous étions réduits malgré notre vaillance que je connus soudain dérisoire. Mon père ne savait plus quelles décisions prendre. Il avait entrepris d'abord, avec l'aide de mes deux frères, de briser les plus grandes statues. Mais, pendant ce temps, les plus petites se développaient. Et puis, que faire des morceaux de grandes statues qui risquaient de constituer autant de semences pour des statues nouvelles? Ils avaient tenté l'expérience, qui s'avéra par la suite catastrophique, de les enterrer à une profondeur telle que les risques de germination seraient quasiment nuls – du moins le croyaient-ils. En fait, soustraits à tout contact avec l'air, ces membres dispersés ne connurent point la régulation des fontanelles, et leur exubérance explosa quelques mois plus tard sans retenue aucune. Ils avaient utilisé à cette fin l'une des fosses de lavage final. Mais ils ne pouvaient à trois déplacer les socles des statues mutilées. Ils en étaient là quand ils s'aperçurent que les jeunes plants devenaient envahissants. Ils les arrachèrent, les brisèrent et les enfouirent dans une seconde fosse. De cette dernière, on dispute encore parfois pour savoir si ce qu'elle recèle est mort sous les décombres, si cela a crû avec le reste ou s'il faut attendre une vague de statues supplémentaires qui viendra achever de tout ruiner. Puis il fallut revenir aux statues mutilées. Des socles toujours en terre avaient poussé des racines nouvelles dans le sol et ces restes amoindris recommençaient à bourgeonner. Ils en étaient là de leur tâche lorsque cet inconnu surgit.

Jacques ABELLE,  
*Les Jardins Statuaires*, éd. Attila.





## Les Fruits

AMBRE ET SANDRE descendent dans le jardin. Les quelques marches du vieux perron sont recouvertes d'une mousse sèche que le soleil a jaunie. Sandre éprouve la sensation de fouler de ses pieds nus un tapis de velours dur ou le poil d'un animal inquiétant.

– *Nous commencerons par les fruits*, a dit Ambre.

Elle porte le panier d'osier chargé de cerises, de fraises et de framboises. Le jardin s'étend, derrière la maison, jusqu'à la haute haie d'ifs et d'épicéas. Au-delà, la plage.

À vrai dire, cet enchevêtrement d'herbes folles, de buissons et de massifs d'iris sauvages mérite à peine le nom de jardin. Les arbres tordus par le vent luttent contre le sable, partout présent.

Ambre saisit la main de son amie.

– As-tu peur ?

– Non, bien sûr, murmure Sandre.

Elle rougit un peu et son corps se trouble, mais non de frayeur. Elle respire à larges goulées qui font dresser la pointe de ses jeunes seins, sous le maillot. Ambre la regarde.

– Tu es belle, dit-elle simplement.

Elle se penche, comme pour l'embrasser à la naissance du cou, là où la peau recueille les rêves, mais ne fait qu'effleurer l'épaule des cheveux.

Comme si ce geste avait rappelé à la vie le jardin endormi,

Sandre perçoit le froissement des insectes, la chaleur salée qui fait suer les fleurs et l'air ruisselant sur son corps. Elle rit.

– Là, dit Ambre, nous serons à l'abri du vent.

Elle étend une serviette de bain sur laquelle elle pose son panier. Des fourmis s'approchent des fruits, Sandre s'allonge et ferme les yeux, attentive. Ambre, toujours debout, patiente : cette minute est précieuse et pure. Les heures – et aussi les nuits – qui viendront en feront luire l'orient dans l'écrin de la mémoire. Ses yeux s'attardent sur les pieds de son amie ; elle en a maquillé les ongles couleur sang, chaque orteil minuscule et serré devenant une fleur éclatante, dont les tiges sont les jambes, irriguant le ventre.

– Je boirai ta sève, dit-elle en riant.

Pour elle-même, elle précise :

*« Ton foutre. »*

Au-dessus du slip blanc, le ventre de Sandre s'incurve jusqu'à la naissance des côtes : une zone lisse et tiède, et le nombril, œil unique qui respire.

– *Là je poserai ma tête, mes nuits et mes rêves.*

Sous les coques de tissu blanc, elle devine les seins aux pointes dures, minuscules.

– *Je téterai tes désirs et ton lait.*

Le cou de Sandre vibre d'un rire secret, retenu. Sous les paupières fermées, Ambre lit l'impatience de la volupté. Les cheveux, comme des algues autour d'une noyée...

– Allonge-toi.

Sandre tend un bras. Le soleil obombre d'or les poils, fait courir la lumière du blond de la peau au bleu des yeux.

– Il faut d'abord se mettre nues.

Ambre détache le haut de son maillot et fait glisser le slip. Toujours dressée, elle écarte les cuisses. Une bouffée de

chaleur lui monte au ventre : les yeux de Sandre fouillent son milieu, se vautrent dans les irisations. Ambre lève les bras et s'étire. Sa bouche s'entrouvre ; l'air caresse ses lèvres pleines.

– *Le baiser du vent, avant le baiser de Sandre*, songe Ambre.

Son amie s'est relevée sur un coude. Sa rougeur s'accroît, miroir du corail dont elle ne peut détacher les yeux. Déjà, elle s'abandonne : le regard du voyeur est avant tout une défaite.

– J'aimerais tant qu'elle y colle sa bouche, se dit Ambre, dont le frottement sourd au creux des nymphes.

Sandre se dénude à son tour, pose son maillot sur celui de son amie, dont elle lisse l'entrejambe d'un doigt qu'elle porte à ses narines. Ambre, un instant détournée, a surpris le mouvement et sourit.

– Il faut commencer par les fruits...

Les cerises sont de l'espèce la plus noire : des Bigarreaux Moreau. Les grosses framboises pourraient encapuchonner la pointe des seins. Ambre en saisit deux, les pose sur les mamelons dressés, sans toucher la peau. Sandre gémit ; les fruits bougent quand elle respire.

Ambre s'incline alors et de sa bouche attrape le fruit le plus proche, puis l'autre. Ses lèvres n'ont frôlé les pointes qu'un court instant.

Sandre voudrait s'enfouir dans cette bouche qui se dérobe – elle porte la main à sa toison ; d'un doigt, elle écarte doucement les poils. Ambre se relève, lui prend le bras et le pose à plat sur la serviette.

– *J'ai cueilli le fruit*, murmure Ambre.

Si elle pense à la virginité, c'est à celle du fruit. La beauté n'est jamais vierge.

– La fraise est pour les lèvres, annonce-t-elle.

Elle choisit dans le panier la plus charnue, à la peau luisante, gorgée de sucre. Entre deux doigts, elle la tient dans

l'axe du soleil: Sandre, à l'arrière-plan est une dune dont la ligne ondule dans l'air chaud.

Les lèvres de Sandre se referment. Les doigts de son amie ont touché la pulpe du fruit et celle des lèvres. Ambre abaisse son visage, les nez se respirent. La bouche d'Ambre, au zénith, appuie sur le fruit; celle de Sandre, au nadir, l'engloutit. Le jus coule et les lèvres se joignent. Sandre essaie de glisser la langue, mais le fruit est un fourreau et Ambre se détache.

– La cerise est pour moi.

Ambre saisit une bigarreau; s'étant redressée, elle enjambe le visage de Sandre et pose ses pieds nus sur les cheveux épars. Debout dans la lumière, on dirait un portique d'ombre, la nef d'un temple. À l'absolue verticale de la bouche de Sandre, Ambre saisit d'une main la lèvre du sexe et, de l'autre, y enfouit la cerise.

– La cerise est inaccessible: ainsi je serai pour toi tant que ton désir n'aura pas mûri, comme le fruit, à la chaleur de mon corps. Quand tu seras prête, nous mangerons la cerise.

## Véronique

AU COLLÈGE Sainte-Marguerite-des-Oliviers, une grande brune avait initié Ambre aux jeux du corps.

Les dortoirs et les salles de classe sans âme, poussiéreuses, semblaient aspirer la jeunesse et les désirs des filles, comme abandonnées par leurs familles à la tristesse du lieu...

Parmi les ombres creuses qui hantaient les corridors de l'Institution, Ambre avait tout de suite remarqué Véronique, une tache de couleur insolite. Elle venait du Midi et son accent chantant irritait les religieuses à la voix terne, aux corps fanés. Ses yeux brillaient, à la lumière, dans la pénombre, à la nuit même, hublots d'une fournaise intérieure, d'un feu sacré et permanent.

Quant elle y songe, c'est cela qu'Ambre se rappelle avec le plus de netteté : les flammes dévorantes allumant le ventre et le visage.

Véronique occupait le lit voisin ; l'habitait, plutôt. Plus âgée qu'Ambre d'un an ou deux – mais, en ces lieux de l'adolescence, c'est un abîme que seul peut franchir le pont de la volupté : à seize ans, les filles de dix-huit sont des *vieilles* ; les femmes de trente ans des mortes en sursis.

La toilette du soir était une cérémonie brève – les lavabos d'émail installés par les religieuses, à dessein, sur le palier glacial aux fenêtres toujours claquant – au cours de laquelle les jeunes pensionnaires se lavaient le visage d'un bref mouvement

du gant. Les plus téméraires, après avoir furtivement vérifié qu'aucune surveillante ne rôdait, plongeaient la main sous la tunique de nuit et recueillaient, honteuses et coupables, les sueurs du sexe qu'elles rinçaient à grande eau.

Véronique se déshabilla, insensible au vent et aux réprimandes ; ses compagnes ahuries regardèrent ce corps de femme aux seins pleins, les fesses dures et rondes, le ventre lisse : lieu de péché, assurément, mais plus d'une aurait aimé enfouir les mains ou le visage au déversoir masqué par une toison abondante et dont les lèvres appelaient le baiser secret ; pensée coupable, que le confesseur punirait avec sévérité après l'aveu (à ces instants de révélation des désirs ingénus mais interdits, la main du père Thomas – plus d'une l'avait remarqué – s'agitait furieusement sous la soutane).

Véronique, dès le premier soir, fut aussi haïe qu'incomprise, autant désirée que peu aimée. Seule Ambre ne détourna pas les yeux et lui sourit.

– Tu es belle... et si différente de nous !

Véronique ouvrit ses lèvres, à mi-chemin entre le sourire et le baiser.

– Comment fais-tu pour conserver ton bronzage toute l'année ? demanda Ambre, qui ajouta :

– On ne voit pas la marque du maillot...

– C'est la couleur naturelle de ma peau, répondit Véronique.

Elle saisit la main d'Ambre et la plaqua contre son ventre. Son corps est un arbre plein de sève au cœur d'une forêt foudroyée, pensa Ambre, dont la main remonta lentement, sans qu'elle y prît garde, pour s'arrêter près des seins. Elle n'osa toucher plus haut et se mit à trembler.

alentour, les pensionnaires avaient cessé de chuchoter, les bruits de toilette s'étaient tus.

– Les sales gouines! cracha l’une.

Véronique lut sur le visage de sa nouvelle amie qu’elle ne comprenait pas. Son sourire devint plus nettement un baiser.

– Je t’expliquerai ce que ces folles ignorent.

Sa voix chantante enveloppa le corps d’Ambre comme une nuée de papillons. Elle aurait aimé se déshabiller, elle aussi, et serrer son corps contre Véronique. Mais devant les splendeurs accomplies de sa compagne, l’adolescente se croyait laide: elle ignorait encore la saveur des fruits verts et la douceur un peu âcre de leur jus.

– *Cette nuit...* murmura Véronique à son oreille.

En rang par deux, leurs pieds nus sur le carrelage, les pensionnaires pénétrèrent dans le dortoir, sous l’œil vigilant de sœur Marie-Angélique. Véronique avait passé sur son corps la tunique de nuit mais, avant de se glisser entre les draps, elle la remonta sur ses cuisses écartées. Ambre, pendant quelques secondes, entrevit le lieu secret – les lèvres écarlates, le corail embué d’écume.

Elle voulut crier: «*Je t’aime, Véronique!*», mais ne put que murmurer: «*Cette nuit, ô oui...*»

Après la prière insipide, que Véronique récita d’une voix forte en bougeant bizarrement la main sous le drap, sœur Marie-Angélique éteignit les lumières. Les pensionnaires s’endormirent pesamment, à peine troublées par des rêves mort-nés.

Ambre écoutait la nuit couler le long des fenêtres haut placées. Les minutes avaient la consistance d’une mousse tiède, la saveur de la vanille – qui fond entre les dents, les grains s’éparpillant contre le palais. Des ombres glissaient dans la grande pièce, étranglaient une à une ses compagnes dans leur sommeil.

– *Viens pisser.*

Ambre se leva, posa ses pieds nus dans les pas nus de Véronique, la longue chevelure brune l'entraînant vers le naufrage des corps. Les toilettes, installées à l'autre extrémité du dortoir, à l'opposé des lavabos, consistaient en un réduit obscur, quatre cabines aux portes fermant mal, dégageant une forte odeur d'urine. Ambre huma les exhalaisons des pensionnaires comme une promesse de plaisirs inconnus. Elle saisit la main de Véronique et la plaça, par-dessus la chemise de nuit, sur son sexe.

– *Volupté!* dit Véronique.

Elle appuya sur le triangle, faisant rouler le tissu entre ses doigts.

– *J'ai envie de pisser,* chuchota-t-elle, comme s'il se fût agi de la chose la plus grave du monde.

Elle fit passer sa tunique par-dessus ses épaules. Ambre l'imita. La lune éclairait en plein le réduit; elles se regardèrent, campées chacune dans un rayon de lumière pâle, deux créatures féériques au seuil du combat, cherchant à se fasciner mutuellement. Ambre aurait voulu la serrer contre elle et mêler sa bouche à la sienne – elle percevait obscurément que la salive est un lien plus dur que les serments.

Véronique la repoussa doucement.

– *Tu embrasseras mon sexe, d'abord.*

Elle ouvrit la porte d'un cabinet et posa les pieds sur les deux marches de faïence. Ambre, accroupie, regardait. L'urine coula. L'odeur neuve rejoignit les odeurs anciennes et l'eau claire se mêla à l'eau sombre.

– *C'est bon,* murmura Véronique.

Elle ajouta :

– *Mets ta main, vite!*

Ambre allongea un doigt et le posa sur le sexe humide. L'urine chaude coula dans sa paume ouverte, comme le sable



l'été sur la plage. Véronique prit sa main, la promena de l'entrejambes aux cuisses de façon que la peau fût mouillée le plus loin possible. Lorsque le jet diminua, elle gémit.

– *Étends-toi...*

Ambre se glissa entre les cuisses de son amie, le corps nu sur le carrelage, les cheveux flottant sur l'émail. Son cœur battait follement.

Véronique s'assit, le cul descendant avec lenteur vers le visage d'Ambre; l'urine lui mouilla le front et les joues et, sur ses lèvres, Ambre goûta l'âcre saveur mêlée à celle, plus subtile, du foutre.

– *Ta langue! ta langue!* supplia Véronique.

Ambre explora, d'abord timidement, les abords du sexe. L'abondance des poils, d'où perlaient sans cesse des gouttes d'or qui s'écoulaient dans sa gorge, l'égarait. Elle découvrit enfin la fente tiède, humide et odorante. Elle suçà les nymphes brunes; cela lui rappela un fruit qu'elle avait aimé, petite fille, et dont la saveur avait hanté ses rêves.

Sur une injonction muette de son amie, dont le corps se déplaçait en un lent mouvement de balancier, elle appliqua sa bouche au clitoris, ignorant encore qu'il était dispensateur de folles voluptés et que bien des femmes, pour n'avoir su le découvrir, avaient perdu à tout jamais le goût de vivre.

Véronique loin au-dessus d'elle gémissait, allant et venant sur le visage de sa compagne comme pour l'effacer. Le nez d'Ambre venait buter contre l'anus. Elle en captait au passage les odeurs poivrées et enivrantes. Par moments, sa langue s'y égarait et Véronique en gonflait les pétales, charnus contre les lèvres d'Ambre qui les aspirait.

Véronique se plia gracieusement et caressa de ses cheveux les formes déliées et juvéniles. Elle savait les espaces du corps où la bouche fait naître les frissons majeurs.

Blanc sur l'émail, le corps d'Ambre était une fleur et la bouche de Véronique le colibri qui en pompait les sucs. Elle frôla la peau intérieure des cuisses, de la paume lissa les poils rares – la motte était bombée et dure; Ambre, arquée, se tendit vers elle.

– *J'ai chaud...*

Véronique posa ses lèvres sur le sexe d'Ambre; les poils soyeux s'immiscèrent dans sa bouche. Elle les lissa puis se colla plus fermement au ventre.

– *Un baiser d'orchidée*, pensa-t-elle.

Elle respira profondément, grisée par les odeurs naissantes. Son nez fouilla l'humidité et, de la langue, elle décapuchonna le clitoris. Le corps d'Ambre se raidit.

– *J'ai envie...* gémit-elle.

L'eau gicla au fond de la gorge de sa maîtresse, qui la savoura avec la science des goûteurs de vin vieux.

Elles se relevèrent alors et joignirent enfin leurs lèvres.

– *À présent, nous voici sœurs d'infamie*, dit Véronique d'une voix grave. *Un lien plus sûr que le sang.*